



Pierrot repartit, son sablier sous le bras, la mine penaude. Adieu joyaux, vales, chiffons, musée... son œuvre ne sera jamais exposée ou vendue à prix d'or, mais sans doute bradée dans un magasin de décorations.

« Suivant ? » demanda Tristan. Il regarda tout autour de lui dans l'open space. Plus personne. Les autres bureaux s'étaient vidés progressivement, sans qu'il s'en aperçoive. Il ne restait que quelques vestes de costume déposées sur le dos de sièges à roulettes, probablement préservées par ceux qui craignaient de les tacher de sauce gribiche à la cantine. Il accrocha son chronomètre sur un crochet et se laissa tomber dans son fauteuil. Il pivota de façon métronomique en direction de l'horloge.

11 h 59. Il avait de l'avance.

Sur le mur, un portrait de son patron, monsieur Lanidrac, semblait le féliciter à bras ouverts pour son travail accompli. Ses cheveux longs, sa moustache virevoltante et sa barbiche effilée le faisaient ressembler à un mousquetaire. C'était pour ainsi dire une légende... Il avait quasiment disparu, du jour au lendemain, environ quatre ans auparavant. Certains disaient l'avoir entendu, quelques secondes, à travers la porte de son bureau, toujours fermé. Ceux qui prétendaient l'avoir déjà croisé maintenant qu'il était habillé de cette façon : ce n'était pas un portrait costumé, mais simplement une photographie réaliste. Mais compte tenu du marché florissant du sablier de luxe et des bénéfices engrangés l'année précédente, tout le monde savait qu'il sirotait des cocktails à l'autre bout de la planète, entre deux parties de golf.

Tristan continua de tourner avec son siège, telle une aiguille sur une pendule. Le mouvement régulier le détendait, après avoir passé 3 heures à scruter et vérifier l'écoulement du temps.

Devant lui, une baie vitrée laissait voir l'atelier de production des créations. Le bac à sable, comme ils l'appelaient ; chaque jour, 300 en sortaient. Les sabliers naissaient et parfois mouraient dans l'open space ; entre deux, ils vivaient dans cet atelier, où on leur attribuait une durée de 1, 3, 5 ou 10 minutes. Et sur les 420 minutes de son poste, Tristan devait contrôler ces 300 sabliers. C'était sans fin, car le temps ne finirait jamais de s'écouler : il avait de temps en temps l'impression d'être Sisyphe, en moins musclé...

« Coucou... coucou... coucou... »

L'unique coucou de Temps de Sable sortit son bec. 12 h. Tristan prit une bouteille d'eau, se leva, ouvrit la porte, trébucha sur un colis et se cogna la tête sur le sol. Sa main lâcha

sa boisson... Il se releva péniblement, se massa le crâne et se pencha sur le carton. Une carte de visite était posée dessus, avec ces 3 mots calligraphiés : « Vire les mous ».

Drôle de message... En relisant, Tristan s'aperçut que le V alambiqué pouvait correspondre à un A difforme, que le r représentait peut-être un d en perte de forme... Le nouveau décodage apporta un autre sens au papier : « Aidez-nous ».

Tristan souleva le mystérieux colis et le déposa sur son bureau, où il le développa.

À l'intérieur reposait un sablier vide, sur une armature dorée remplie de notes cryptiques et de chiffres nébuleux. L'artisan derrière cette œuvre avait probablement acheté un globe terrestre, et remplacé la boule par un sablier. C'était raisonnable pour un travail d'amateur, mais Tristan passait ses journées à rembarquer des pièces d'art ; il fallait plus que trois lettres cursives et deux additions pour l'émerveiller. Au fond du carton gisait une autre carte : « tirez la languette, le sable tombera ».

Tristan renversa le sablier. Il finit par trouver un bout de plastique. En tirant délicatement dessus, un cliquetis se fit entendre, le sable commença à couler et scintiller sous la lumière, comme une pluie d'étoiles filantes invitant à un voyage inconnu.

« Du déjà-vu... », marmonna le contrôleur de Temps de Sable. Au même moment, l'espace-temps se retourna comme une chaussette prête à regagner le tiroir.

Tristan mit une petite seconde à reprendre ses esprits. Il avait l'impression d'avoir traversé un goulot de bouteille.

« Ah ça, c'est pas banal », siffla-t-il.

Autour de lui, l'open space était à nouveau rempli, mais ce n'était plus de costumes et de sabliers : c'était de capes et d'épées.

« Drôle de thème », songea Tristan, en se massant le crâne.

— Drôle d'accoutrement, rétorqua sa voisine, en faisant des moulinets avec un sabre face à un grand drap blanc.

À côté d'elle, un petit individu dégarni attendait nerveusement, en regardant les mouvements de la lame.

« On s'est déjà croisés ? » lui demanda Tristan.

— Je ne pense pas...

— Vous n'êtes pas Pierrot ?

— Si... mais je ne vous ai jamais vu.

— Enfin, c'était ce matin... vous m'avez apporté votre sablier, mais il...

Soudain, l'épée fendit l'air, et traça un V dans le drap.

« Hmmm, pas mal », commenta l'escrimeuse, en collant une étiquette « gadget » sur le manche.

Pierrot repartit, son sabre sous le bras, la mine penaude. Adieu bijoux, vases, chiffons, musée... son œuvre ne sera jamais exposée ou vendue à prix d'or, mais probablement bradée dans un magasin de décorations.

« Du déjà-vu... », marmonna Tristan. Au même moment, l'espace-temps se retourna comme une chaussette prête à regagner le tiroir.

Il était de retour dans l'open space désert, à côté du sablier qui avait également fini de se vider. Ce dernier avait changé de position : il avait atteint le sommet dans l'armature dorée qui le portait, tel un globe terrestre... Le sablier bascula spontanément, et le sable se remit à couler, scintillant sous la lumière comme une pluie d'étoiles filantes.

« Un sablier d'une minute », songea Tristan, en professionnel du temps, alors que l'espace-temps se retourna comme une chaussette.

« Vous revoilà ? » demanda la testeuse, en donnant des coups dans le vide avec une nouvelle épée à la main.

— Oui, je... j'avais à faire. J'ai l'impression que je vais bientôt devoir m'éclipser à nouveau, d'ailleurs...

— Vous m'évoquez quelqu'un...

— Ah ?

— Ce n'est pas un compliment.

Elle avança, et traça un V dans un nouveau drap. Elle soupira, en collant la même étiquette que la précédente. Un autre artisan repartit, penaud ; un suivant arriva, et lui confia son œuvre qu'elle se mit aussitôt à faire tourner.

— Comment vous appelez-vous ?

— Robert, madame, répondit l'ouvrier.

— Non, pas vous, rétorqua l'épéiste. Lui.

— Moi ? Tristan. Et vous ? Vorro ?

— Adélaïde.

Elle commença à reprendre les moulinets. Deux assistants s'approchèrent avec un nouveau drap, qui serait bientôt sacrifié pour le test ultime de l'arme achevée.

— Mais vous signez des V...

— Pas du tout, ce sont des A...

— Oh.

— Non. A.

Elle lança la lame devant, et traça ce qui ressemblait à s’y méprendre à un V. Tristan repensa au mot dans le colis, où il avait lu « Vire les mous » avant de retraduire en « Aidez nous ».

« C’est vous qui m’avez appelé à l’aide ? » demanda-t-il, en se massant le crâne endolori, dont il se souvenait en même temps que le colis.

— De l’aide ? Non merci, je n’ai besoin de personne.

— Ce n’est pas vous qui m’avez envoyé un sablier... magique ?

— Non, c’est moi, répondit une voix grave derrière son oreille.

Il se retourna et tomba nez à nez avec un mousquetaire. Cheveux longs, moustache virevoltante, barbiche effilée... Impossible !

« Monsieur Lanidrac ! » s’exclama-t-il, alors que l’espace-temps se prit à nouveau pour une chaussette en pleine introspection.

De retour dans l’open space désert, Tristan tendit le bras en direction du sablier, qui était en train d’atteindre sa position la plus basse dans son armature dorée. Le dernier grain s’était écoulé, et le verre se retrouvait quasiment à l’horizontale... Il bascula totalement, avant que Tristan ne pût l’attraper. Alors l’espace-temps le refit passer à travers le goulot d’une bouteille.

« Pénible, n’est-ce pas ? » demanda son patron.

— Je ne vous dirai pas le contraire...

— Moi, ça fait 4 ans. Je subis ça tous les jours. Toutes les minutes, je reviens pendant une seconde dans mon bureau, à Temps de sable... Et le reste du temps, je vis ici, à Temps de sabre.

— Je... je pensais que vous sirotiez des golfs en jouant au cocktail, bafouilla Tristan.

Il songea qu’il ne voulait pas passer le reste de sa vie coincé dans l’open space, à vivre des déconnexions intempestives. Monsieur Lanidrac se tourna vers Adélaïde, qui était encore en train de pourfendre un drap. Tout le monde s’agitait, pour construire des armes.

— Pas vraiment, répondit-il.

— Qu’est-ce que vous faites là ? Pourquoi vous... on est où ?

Les questions se bouscuaient dans la tête de Tristan.

— C’est mon deuxième boulot. J’ai deux passions dans la vie : le sable et les sabres.

— Ah, ça, c’est pas banal, siffla Tristan, avec une nouvelle impression de déjà-vu.

— Alors j’ai créé deux entreprises. Pour pouvoir mener à bien mon rôle de chef dans les deux en parallèle, j’ai conçu ce sablier magique... mais il ne fonctionne pas exactement comme je le souhaiterais.

— Et donc vous voulez que je répare votre sablier, pour...

— Ah non, non, je t’arrête tout de suite. Je t’ai fait venir, pour te virer.

— Ah ? Alors, c’était bien écrit « virez les mous »...

— Oui. Tu as renvoyé des centaines de sabliers quasi parfaits, pour une ou deux secondes d’écart. Par ta faute, on a bradé des pièces de collection. Ça ne peut plus continuer.

Monsieur Lanidrac sortit une épée de son fourreau.

— Oh, j’ai oublié de te dire. Ici, quand on licencie quelqu’un, c’est assez... définitif.

L’espace-temps se roula en boule. Abasourdi, Tristan regarda le sablier atteindre le sommet de son armature dorée... il tendit le bras dans sa direction. Son index bloqua le sablier, en position horizontale. Scintillant sous la lumière comme une goutte d’étoile filante, un grain glissa lentement vers la jonction, et bascula dans la partie inférieure.

« Oh non... »

Tristan lâcha le sablier au moment où il eut l’impression de traverser le goulet d’une bouteille.

— Je disais donc... reprit monsieur Lanidrac, en caressant la lame de son arme.

— Deux... marmonna Tristan.

— ... notre politique de licenciement, nous pourrions la qualifier de... tranchée. Toutefois, à Temps de sabre, nous sommes aussi ouverts à l’expression de nos salariés. C’est pourquoi on va te fournir une épée pour te défendre.

Adélaïde tendit un manche à Tristan.

« Laissez-vous faire », ajouta-t-elle.

— Euh, non merci, répondit le contrôleur du temps. Treize... très aimable à vous.

— Faites-moi confiance... Je suis la future boss, ici.

— En garde ! s’exclama monsieur Lanidrac.

Tout le monde arrêta ses activités, pour se tourner vers le combat. Étant restés à leurs affaires depuis le début de la conversation, ils n’avaient rien suivi ; néanmoins, personne n’aurait manqué une bataille de licenciement. C’était parfois l’occasion de paris, quand quelque audacieux souhaitait miser contre le patron sous le manteau — un choix financièrement et vitalement risqué.

Le silence complet s'installa dans l'open space, brisé seulement par le son de la lame que monsieur Lanidrac faisait tournoyer, préparant son attaque, et celui de l'épée tremblante de Tristan.

Le dirigeant ouvrit en donnant un coup de pointe.

« Vain ! » s'exclama Tristan. Il venait de réaliser une parade parfaite. Sa main semblait avoir été guidée par un instinct guerrier qu'il s'ignorait : c'était la première fois qu'il tenait une autre arme en fer qu'un couteau à viande, et il aurait déjà pu se faire embrocher...

Monsieur Lanidrac fit un pas à droite puis un coup de taille. Tristan contra et les lames s'entrechoquèrent. Autour d'eux, dans l'auditoire, des liasses de plus en plus épaisses commencèrent à s'échanger.

— Impressionnant ! Voyons comme tu gères ça !

Monsieur Lanidrac enchaîna une série de coups — une attaque en sixte, suivie d'un dégagement et d'une fente rapide. Tristan sentit la poigne du sabre tirer sur son bras, le mouvement semblant venir d'une volonté autre que la sienne. Il esquiva avec une riposte en quarte et sa lame effleura le pourpoint de son patron.

— Trente... tant qu'il est encore temps, vous devriez arrêter.

Tout le monde retenait son souffle. Personne n'osait tenir tête au maître du Temps de sabre... Ce dernier esquissa un sourire, puis exécuta une série de moulinets avant de lancer une attaque en flèche, un mouvement audacieux et rapide qui visait à surprendre Tristan.

Mais le sabre d'Adélaïde, comme s'il lisait dans l'avenir, dirigea Tristan dans un pas de côté gracieux, une esquive qui le fit passer à un doigt de la lame du moustachu.

Monsieur Lanidrac, légèrement essoufflé tant par l'effort que par l'étonnement, redoubla d'agressivité. Coups de taille, estoc : chaque fois, Tristan esquivait ou parait avec une aisance surnaturelle, et une confiance grandissante... Un soutien franc commença à naître dans une partie des spectateurs, qui en oubliaient les enjeux personnels.

— Cinquante-six... murmura Tristan.

Le patron s'agaça et porta une attaque en coup droit. Le sabre para, puis porta littéralement Tristan vers l'avant, jusqu'à frôler la poitrine de monsieur Lanidrac.

— Vous êtes viré, punctua Tristan en laissant tomber le sabre et en tendant la main.  
Top !

Du coin de l'œil, il vit Adélaïde lever le pouce dans sa direction en souriant.

L'espace-temps s'enchausséta. Tristan referma sa main tendue, déjà placée au-dessus du sablier.

Cette fois, aucun grain ne jouerait les étoiles filantes. Il déconnecta avec prudence le sablier de son armature, et le rangea dans le carton sur son bureau. Il sortit, et posa le pied sur la bouteille d'eau qui était restée devant la porte. Il chuta la tête en avant sur le sol. Il se releva péniblement...

« Déjà vu » murmura-t-il, en se frottant le crâne.

Puis il descendit, en espérant qu'il resterait de la sauce gribiche.